



Copyright : Sylvie Biscioni.



Interview de Bertina Henrichs par Catherine Fruchon-Toussaint

– **Bonjour Bertina Henrichs, vous êtes allemande, née à Francfort, mais vous vivez en France depuis une quinzaine d’années et vous venez de publier votre premier roman intitulé *La Joueuse d’échecs* que, de surcroît, vous avez écrit directement en français [...]. J’aimerais vous demander [...] ce qui vous a donné envie de vous lancer dans cette formidable aventure qu’est la littérature [...]. Pourquoi ce choix d’écrire votre premier texte dans une langue qui n’est pas votre langue maternelle ? Double défi ?**

– Oui, c’est vrai. Mais au fur et à mesure que j’écrivais des textes et que je vivais ici, je me suis rendu compte que j’étais plus à l’aise maintenant en français qu’en allemand parce qu’on oublie un peu sa langue. On la parle toujours, mais on ne la parle plus au quotidien, elle n’est plus actualisée et elle n’est plus aussi vivante.

— **Donc, ç’a toujours été une certitude pour vous de commencer cette histoire en français ?**

– Cette histoire-là, oui. Mais j’avais fait d’autres tentatives avant en allemand et je me suis rendu compte pour d’autres textes j’étais toujours un peu embêtée parce que mes amis les plus proches ne pouvaient pas les lire. Mon entourage, les gens que j’apprécie et avec lesquels j’ai envie de dialoguer ne pouvaient pas lire les textes et il était devenu évident d’écrire en français pour partager cette passion.

– ***La Joueuse d’échecs* est, dans tous les sens du terme, j’ai envie de dire, un roman qui est bien loin de votre pays d’origine, l’Allemagne, puisque, en plus de la langue étrangère que vous avez choisie, votre intrigue, votre récit se déroule en Grèce. Pourquoi cet autre exil ?**

– C’est une question un peu compliquée, parce que je crois qu’il faut toujours avoir encore un troisième pays, un pays de désir, une langue qu’on ne parle pas mais qu’on aime et qui nous inspire. Ça donne un regard un peu à distance, à distance où peut-être on voit assez bien. Quand on est dedans, parfois on ne voit pas aussi bien que quand on regarde en passant.

– Pourquoi la Grèce ?

– J’ai toujours beaucoup aimé la Grèce, j’aime beaucoup cette nature qui est très forte, des îles, un peu rudes hors saison... Ce n’est pas du tout aussi flatteur que pendant l’été et avec aussi la mythologie qu’on sent vivre dans ce pays encore. C’est un des pays qui m’intriguent et qui m’attirent.

– En tout cas, si c’est un pays qui est loin physiquement de vous aujourd’hui, vous partagez tout de même avec votre protagoniste, Eleni, un point commun qui est l’amour de la France [...]. C’est une femme quadragénaire, mariée, mère de deux enfants, à la vie tranquille et qui voit son existence changée du tout au tout le jour où, femme de ménage dans un hôtel, en rangeant la chambre d’un couple de Français, elle aperçoit un échiquier avec évidemment toutes les pièces. Visiblement, les occupants de la chambre jouent aux échecs ensemble et là, vous nous donnez déjà un premier indice puisque vous dites que, si elle a cette espèce de sagesse où elle se satisfait parfaitement de son sort, en revanche, au fond de sa tête il y a un petit désir, le désir de la France qui l’a toujours fait rêver. Cet échiquier est pour elle le comble du chic parisien. Pourquoi avez-vous associé notre pays, la France, avec les échiquiers ? C’est le rêve ?

– C’est le rêve. C’est un double rêve, c’est-à-dire le rêve de la France, et en même temps le rêve de quelque chose d’un peu inaccessible parce que les échecs, c’est un jeu difficile.

– Auquel elle ne sait pas jouer encore...

– Pas du tout. Elle fait tomber un pion d’une partie en cours et elle ne sait pas le replacer. Or, c’est son travail de ranger les choses. D’un seul coup, elle commence à être attirée, à entrer dedans, un peu malgré elle presque. Elle s’aperçoit qu’elle a une passion pour ça.

– Et cette passion va changer son existence. Elle va décider d’acquérir un jeu d’échecs mais comme c’est une femme très discrète, très humble, elle trouve un moyen détourné. Elle pense qu’elle va l’offrir comme cadeau à son mari. Lui, ça ne va pas beaucoup l’intéresser, il ne va jamais jeter un œil sur ce jeu qu’elle a fait acheter d’ailleurs par quelqu’un d’autre. C’est une nouvelle vie qui commence pour cette femme ?

– Oui, certainement. Elle veut l’offrir à son mari aussi pour essayer de jouer avec lui, ce qui ne se fait pas en fait, que les hommes et les femmes jouent ensemble. Ce n’est pas ce genre de société. Les hommes jouent entre eux la plupart du temps et les femmes font autre chose. Mais elle, elle a envie de jouer avec lui. C’est aussi une histoire d’amour. Et, lui, il ne comprend même pas ce qu’elle veut. C’est vrai qu’à partir de ce moment-là, elle va s’émanciper alors qu’elle n’avait pas du tout formulé ça comme ça.

– Bertina Henrichs, est-ce que vous savez d’où vient cette histoire ? Est-ce que vous-même êtes joueuse d’échecs ? Est-ce un jeu qui vous passionne autant qu’Eleni ?

– Je suis une assez mauvaise joueuse d’échecs, mais j’aime beaucoup ça. J’ai beaucoup d’enthousiasme pour ça. Je peux comprendre comment on peut plonger dans cet univers, la fascination, et ça suffit je crois pour la décrire. J’ai peut-être d’ailleurs fait des erreurs. Il y aura certainement un jour un joueur d’échecs qui viendra me voir en me disant : ça, ça ne va pas du tout. Mais ce n’était pas le plus important. Le plus important, c’était de décrire cette

passion naissante et aussi tous les efforts qu'elle fait pour y parvenir.

– [...] **On voit une femme qui se révèle à elle-même, qui se libère d'un carcan [...] familial. Certes, elle est heureuse. Son couple avec Panis vivote gentiment et c'est vrai qu'ils n'ont plus cette complicité qu'ils pourraient retrouver par exemple autour d'un échiquier. Mais c'est aussi l'histoire d'une métamorphose, voire d'une renaissance. Pour Eleni, apprendre à jouer aux échecs est beaucoup plus compliqué que pour nous, ici à Paris, parce qu'elle est dans un village. Et c'est un vrai défi parce qu'elle est obligée de braver son entourage et, d'ailleurs, elle manque d'y sacrifier son couple, c'est aussi tout le courage d'une femme qui émerge là. C'était un des sujets qui vous intéressaient ?**

– Oui, bien sûr, évidemment. Elle glisse dedans, c'est-à-dire, au début, elle n'a pas du tout l'intention de mettre en cause son couple. Elle veut jouer aux échecs. Et jusqu'au bout, ce qu'elle veut, c'est jouer aux échecs. Elle ne veut pas du tout se battre pour l'émancipation des femmes. Ce qui m'intéresse, c'est le petit grain de sable qui d'un seul coup fait dérailler la machine, qui fait dévier un trajet, une trajectoire. Elle découvre en elle la possibilité de dire non.

– **Elle va laisser famille, travail même pour aller à la grande ville, à Athènes, pour participer à un tournoi d'échecs, ce qu'elle n'aurait jamais imaginé quelques mois auparavant. Je trouve que c'est un roman sur la conquête de liberté bien sûr, mais la conquête d'une identité et quand même d'une identité féminine. Elle a le courage de s'affirmer face à son mari, face à son ancien instituteur qui lui donne des cours, face à un vieux pharmacien qui joue un petit peu mieux qu'elle aux échecs. C'est ça, le sujet profond de ce roman.**

– Parfaitement, mais elle est quand même très encouragée par cet ancien instituteur. Elle n'est pas toute seule non plus. Elle le choisit d'une certaine manière. C'est déjà assez courageux parce qu'il l'impressionne beaucoup. C'est une femme très humble qui pour sa passion arrive à franchir tous ces obstacles.

– **C'est un roman d'apprentissage. Eleni apprend à jouer aux échecs et, pour vous, puisqu'il s'agit de votre premier roman, c'est un livre d'apprentissage. J'aimerais voir avec vous quelles sont vos influences littéraires parce qu'on ne peut pas s'empêcher de penser, avec le titre de votre livre, au *Joueur d'échecs* de Stefan Zweig. Ça a été un modèle pour vous ?**

– Ce n'est pas du tout le titre que j'avais choisi. J'avais très peur de cette comparaison. Zweig est un auteur que je trouve extrêmement intéressant parce qu'il a une écriture très sensible et qu'il connaît beaucoup de choses sur les femmes. Je ne pourrais pas vraiment citer mes influences. C'est toujours très compliqué. On peut dire ce qu'on aime, ce qu'on n'aime pas mais dire ce qui nous a réellement influencé, c'est impossible [...].

– **Est-ce que c'est en lisant que vous avez eu envie de devenir un écrivain ?**

– Oui, je pense que j'ai envie de devenir un écrivain depuis très très longtemps. Et le fait d'avoir changé de langue, d'avoir changé de pays, ça m'a pris beaucoup plus de temps et j'ai beaucoup plus d'obstacles à franchir. Ça aurait été beaucoup plus facile en allemand [...]. J'aime la langue française. J'aime beaucoup écrire dans une autre langue. C'est très intéressant parce qu'elle vous parle différemment de la langue maternelle. À la fois, on a plus

d'audace et par moment moins parce qu'on se dit, j'ai fait peut-être une faute [...]. Mais en même temps j'entends autre chose : des associations des mots qu'on n'utilise pas habituellement. La langue est moins usée aussi.

– **C'est comme une nouvelle histoire d'amour qui commence...**

– Parfaitement.

Extraits de l'émission *Entre les lignes* diffusée sur RFI et retranscrite grâce à l'aimable autorisation de Catherine Fruchon-Toussaint